

Peter Walser-Wilhelm

Le génie de l'Amitié et la naissance de l'Histoire: Bonstetten, Muller et Friederike Brun

Conférence prononcée lors de la Journée de Coppet du 7 septembre 1991
consacrée au thème "Le groupe de Coppet et la Suisse"

De Jean de Muller, l'historien suisse, je vais citer dans ce texte deux ou trois livres qu'il s'agit de bien distinguer entre eux. Il y a d'abord sa grande *Histoire de la Confédération suisse* ou *Histoire des Suisses* (*Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft*) dont les cinq volumes parurent successivement. Il faut ajouter à cette oeuvre *L'Histoire universelle en 24 livres* (*Vierundzwanzig Bücher allgemeiner Geschichten, besonders der europäischen Menschheit*), parue après sa mort ainsi qu'un troisième ouvrage, livre de jeunesse, dont la rédaction précède les grandes œuvres et qui a attendu jusqu'à nos jours pour paraître, l'auteur ayant été effrayé et censuré par sa propre audace; il s'agit de la *Vue générale de la République fédérative des Suisses* (*Allgemeine Aussicht über die Bundesrepublik im Schweizerland*).

Permettez qu'un vers alexandrin me serve d'entrée en matière; l'auteur de cet alexandrin était un Bernois, Albrecht von Haller, le grand Haller:

Lernt, Brüder, eure Macht; sie ist in unsrer Treu.

"Souvenez-vous de votre force; elle naît de notre fidélité" – ou, dans le langage politique de la Suisse d'autrefois: "notre force naît de la *Confédération*".

Ce vers, jadis célèbre, était gravé sur l'ossuaire érigé près du champ de bataille de Morat. Les héros d'antan y ont vu leur mémoire perpétuée; d'autres héros l'ont lu, et notamment celui qui, l'après-midi du 23 novembre 1797, se trouva au pied du monument: il s'agit du général Bonaparte victorieux, en voyage de Milan à Rastatt. Dans sa hâte, il n'aurait probablement guère prêté attention à l'ossuaire, s'il n'avait justement subi sur ces lieux mêmes un fâcheux contretemps: sa voiture cassa tout près du champ de bataille. En face du monument, et se tournant vers un aide de camp, Bonaparte dit alors: "Ah! les os des Bourguignons, cela vous regarde, vous qui êtes Bourguignon". L'anecdote se trouve consignée dans un récit captivant de Gabriel-Albert d'Erlach, ancien bailli de Lausanne, bien connu de la famille Necker; quant au destinataire du récit, il s'agit du célèbre historiographe de la Suisse, Jean de Muller, conseiller aulique à la cour de Vienne.¹

A l'heure où la voiture du général cassa, Jean de Muller se trouvait lui aussi en voyage à travers la Suisse, sa patrie, après dix années d'absence. C'était en automne 1797. Son passage ne suscita pas moins d'éclat que celui du Corse. En effet, le *Hofrat* autrichien était lui-aussi venu, selon le vœu de Sa Majesté Impériale, faire l'inspection de ce pays en proie à quelque agitation. Mais le véritable but de son voyage était autre: il s'agissait de négocier avec les diplomates français, en véritable Jean le Téméraire, une entente secrète entre la Confédération des Treize cantons et le Directoire, afin de devancer une

¹ Gabriel-Albert d'Erlach à Jean de Muller, le 29 novembre 1797. – Cette citation, ainsi que toutes les suivantes sans indication de source sont publiées in : *Bonstettiana*, Correspondance et écrits de Charles-Victor de Bonstetten. Edition critique par Doris et Peter Walser-Wilhelm.

intervention française et, en même temps, de couper court à d'éventuelles revendications autrichiennes sur le territoire patrimonial des Habsbourg. L'initiative audacieuse était sur le point d'aboutir, lorsque le *Hofrat*, effrayé de sa propre témérité, quitta précipitamment sa patrie et regagna, bouleversé, l'Autriche et la *Hofburg*.

Quelques mois plus tard, en mars 1798, les armées françaises eurent vite fait d'anéantir l'édifice chancelant de l'ancienne confédération et, avec lui, l'ossuaire sur le champ de bataille avec l'épithète de Haller.

Muller était historiographe, mais aussi *homme politique*. "C'est presque un homme d'état qu'un grand historien", affirme Mme de Staël dans le beau chapitre sur les «historiens allemands et Jean de Müller en particulier». "Car il est difficile, dit-elle, de bien juger les événements politiques, sans être, jusqu'à un certain point, capable de les diriger soi-même"² On remarquera que rien ne permet d'appliquer cette observation judicieuse à l'historien suisse, à qui Mme de Staël réserve pourtant les quatre cinquièmes de ce chapitre. Mais cela se comprend.

Mme de Staël savait évidemment que Jean de Muller avait fait une carrière de diplomate et de publiciste auprès des trois principales cours de l'ancien Empire germanique, à Mayence, à Vienne et à Berlin, et que ses activités de publiciste avaient fait de lui l'avocat d'une entente austro-prussienne contre la France. Elle ne pouvait ignorer qu'après les victoires de Jena et d'Auerstedt, Muller avait été appelé auprès de Napoléon pour un entretien à Berlin, le 20 novembre 1806, et que cette volte-face de Muller vers la politique française lui valut la haine éternelle des milieux nationalistes allemands. Suivit en 1807 son voyage à Fontainebleau et à Paris, sa nomination en tant que Ministre d'état et Directeur général de l'instruction publique dans le royaume napoléonien de Westphalie.

Mme de Staël avait écrit ce chapitre consacré à Jean de Muller sous le choc de sa mort prématurée en 1809, en hommage à un homme qu'elle avait autrefois «aimé et vénéré», comme nous l'apprend Bonstetten. Si elle avoue que la vie de Muller "peut être diversement jugée"³, elle se borne cependant à des allusions sur son double rôle d'historien et d'homme d'état, tout en ajoutant, avec une pointe de malice, que "parmi toutes les vertus qu'il a si bien senties il en est qu'il a possédées"⁴

Toute personne bien informée sur l'entourage de Mme de Staël savait fort bien qu'un tel éloge posthume de Jean de Muller demandait beaucoup de courage et de tact. Il faut considérer ce chapitre comme une preuve de la grandeur humaine de l'auteur. Car on sait que certains membres du groupe de Coppet ne ménageaient pas leurs mots lorsqu'ils exprimaient leur opinion sur Muller, et cela même après sa mort. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls.⁵ La mémoire de Muller a été flétrie par une médisance largement répandue:

² *De l'Allemagne*, p.p. la comtesse Jean de PANGE, avec le concours de Simone Balayé, Paris, Hachette 1958-1960, vol. III, p. 291.

³ *Ibidem*, p. 301.

⁴ *Ibidem*, p. 307.

⁵ Même Sismondi, qui reconnaissait ouvertement à Muller le rang de "premier historien de notre siècle", eut des paroles très dures. Voir sa lettre à la comtesse d'Albany, septembre 1812, *Epistolario*; vol. 1, p. 384-387.

vie crapuleuse, goûts pervers, faiblesse de caractère, manque de loyauté et, toujours encore, désaveu de ses propres principes; tels étaient les griefs transmis d'une décennie à l'autre, non seulement dans l'Allemagne offensée, mais aussi ailleurs et même dans la patrie de Muller, hélas. On en trouve des échos dans le livre de Pierre Kohler sur *Madame de Staël et la Suisse*.⁶

Pourtant, déjà du vivant de Muller, de grands esprit allemands avaient publiquement pris position en sa faveur: tels Goethe qui traduisit le discours francophile de Muller à la mémoire de Frédéric le Grand en 1807, le philosophe Fichte, Alexandre de Humboldt, et bien d'autres encore. Aujourd'hui c'est en Allemagne aussi que les chercheurs découvrent à travers les divers rôles de Muller dans le monde diplomatique européen et dans l'influence de ses idées, une clé importante pour la compréhension de l'époque de Goethe.⁷ Mais de telles études font appel à des sources jusqu'ici inconnues. En effet, il n'en existe pas encore d'édition critique, ce qui constitue le problème crucial pour la recherche consacrée à Muller. L'ampleur d'une telle entreprise se mesure à un seul chiffre: le fonds des frères Muller à la bibliothèque de Schaffhouse ne comprend pas moins de 33'000 lettres, trésor trop peu mis à contribution jusqu'à ce jour.

Il y a, dans les papiers de Jean de Muller, un recueil qui occupe une place de choix, tant pour son volume que pour la valeur de son contenu: il s'agit du fonds de lettres adressées à Charles-Victor de Bonstetten. Une petite partie de cette correspondance avait été publié du vivant des deux amis, en 1797-98 déjà, puis sous forme d'un livre intitulé *Fragmente aus den Briefen eines jungen Gelehrten an seinen Freund* (*Fragments de lettres d'un jeune savant à son ami*). Cette édition était l'œuvre de Friederike Brun, femme d'esprit, énergique et active, dont le nom est terni aujourd'hui encore du reproche de "sentimentalité" répandu par le parnasse allemand. C'est à elle que Bonstetten avait confié les précieuses lettres de Muller, afin de les savoir en sécurité avant la révolution en Suisse; elles se trouvent aujourd'hui encore à la Bibliothèque royale de Copenhague. Ce fut donc Friederike Brun qui, après la mort de Muller, décida du choix des lettres devant être publiées dans trois tomes des *Œuvres Complètes*. Une partie d'entre elles parut dans la traduction française de Marie-Anne Steck, née Guichelin, qui était liée avec Mme de Staël et Bonstetten.

Les lettres de Muller à Bonstetten furent accueillies avec enthousiasme, en particulier par la jeune génération du romantisme. A un âge très avancé, Bonstetten reçut encore à Genève la visite de nombreux lecteurs, parfois venus de loin, désireux de rencontrer le destinataire de ces lettres magnifiques. Notre siècle aussi les a considérées comme un joyau dans l'œuvre de Muller, et même de très récentes études y trouvent le témoignage le plus authentique de son humanisme.

Mais n'oublions pas que l'accueil enthousiaste fait aux lettres à Bonstetten ne concerne encore qu'un fragment de la correspondance intégrale, et que ce fragment accessible porte les traces de corrections et de réductions apportées par Friederike Brun et le frère

⁶ P. 544 et suiv.

⁷ Voir Johannes von Müller – Geschichtschreiber der Goethezeit, éd. par Christoph JAMME et Otto PÖGGELER, Schaffhausen, Peter Meili, 1986 (=actes du colloque interdisciplinaire du 23 au 26 février 1983 à Homburg vor der Höhe). – Matthias PAPE, *Johannes von Müller. Seine geistige und politische Umwelt in Wien und Berlin 1793-1806*, Bern und Stuttgart, Francke, 1989.

de Muller qui édita les *Œuvres Complètes*. Quant aux lettres de Bonstetten, elles sont restées pratiquement inconnues.

La correspondance intégrale des deux amis couvre la période de 1773 à 1809; ce sont près de 1'000 lettres qui attendent d'être publiées. En connaissant leur contenu, on peut affirmer qu'elles embrassent une vaste partie du dix-huitième siècle européen dans une perspective suisse alémanique et suisse romande.⁸ Mais leur intérêt réside aussi et surtout dans leur caractère intime. Muller se confie à son ami Bonstetten avec une franchise qu'il ne témoigne à aucun autre correspondant, pas même à son frère, pourtant destinataire d'une correspondance volumineuse, également conservée. Aucun autre écrit de Muller ne nous permet de pénétrer aussi profondément dans les arcanes, les élévations et les découragements de son âme, de saisir l'incroyable faculté d'assimilation de cet esprit, l'histoire de sa culture, ni de connaître les gouffres, les replis, les enchantements et les hantises de son âme complexe, son immense besoin d'amour et son attachement émouvant, sa naïveté, la tragique paralysie de sa volonté dans les moments décisifs de sa vie, son intime rapport avec la mort, et la tentation sans cesse renouvelée du suicide.

Tout cela, nous l'apprenons uniquement à travers son dialogue avec Bonstetten, l'ami intime, le frère aîné, l'amant, il faut le dire; ils s'apostrophent dans leurs premières lettres des noms de prince et princesse, ce qui, bien entendu, comme d'autres propos à caractère intime, ne fut pas publié. A cet égard, l'intuition de Caroline Schlegel fut la bonne: elle a interprété les fragments de la première édition comme de véritables lettres d'amour.

La plus belle révélation qu'offre l'accès à la correspondance intégrale est celle du génie de l'amitié. Celui-ci apparaît sous la forme de l'Eros-Créateur. Le jour où les deux amis se découvrent et se confient l'un à l'autre, sur les décombres de la Habsbourg, pendant la réunion de la société helvétique à Schinznach, le 10 mai 1773, Muller a 21 ans, et Bonstetten 28. Ce qui se passe alors est profondément bouleversant; c'est un coup de foudre qui illumine soudain les immenses et profondes archives du savoir, où le jeune Muller s'était réfugié en héros résigné et paralysé, pour les transformer en une vision merveilleuse, en un théâtre du monde aux richesses enivrantes. Ce jour devait marquer, pour Muller, le début d'une ère nouvelle.

Bonstetten, qui avait perdu quelques semaines plut tôt, un père promu aux plus hautes fonctions de la république de Berne ou disons plutôt, qui venait d'être délivré de l'autorité écrasante de son père, et qui n'en revenait pas, déploie soudain une puissance humaine des plus sublimes, une grandeur aujourd'hui encore mal reconnue en raison d'une image ternie elle-aussi, hélas, par la médisance. Bonstetten détient ce merveilleux pouvoir de découvrir et d'éveiller le génie qui sommeille dans l'ami proche, de le tirer de sa léthargie paralysante. D'autres que Muller seront ainsi comblés par ce généreux compagnon: Matthisson, Friederike Brun, Stapfer et Sismondi devaient eux aussi recueillir les bienfaits de son amitié.

Dans le cas de Muller, le génie fut préservé de la chute dans la médiocrité d'une petite ville suisse. Bonstetten éloigne Muller de sa maison paternelle, de sa ville natale, de sa patrie; il le reçoit dans sa maison à Valeyres, il l'aide à comprendre son destin et à lui faire

⁸ La correspondance intégrale Muller-Bonstetten paraîtra pour la première fois dans l'édition *Bonstettiana* mentionnée dans la note 1, p. 8.

face avec le courage nécessaire. L'état d'esprit de Muller à l'époque même où prit naissance son amitié avec Bonstetten, était celui d'un révolté: la promesse faite à l'âge de 20 ans à un éditeur allemand, d'écrire une Histoire de la Confédération suisse, lui causait d'amers regrets. Écoutons les invectives du jeune homme en colère contre sa patrie:

Est-ce donc la peine de travailler pour cette race d'esclaves? [...] Faut-il que de ma plume, je serve la tyrannie? Que je rende hommage aux préjugés? Au prix d'aucun honneur, d'aucune récompense, aussi grande fût-elle, je ne trahirai la liberté. [...] Qu'en serait-il, si j'abandonnais tout cela? Alors, mon ami! qu'un autre, plus digne que moi, plus habile et plus convaincu, écrive cette histoire; quant à moi, je me ferai le Decius de mon peuple, j'écrirai un livre rousseauiste, enflammé, libre, sur l'état actuel de l'Helvétie, un livre dont je sais d'avance qu'il sera interdit et brûlé; un livre qui dirait tout haut ce que les patriotes étouffent dans un murmure, un livre qui frapperait de plein fouet, qui ferait trembler la méchanceté, la tyrannie, la bourgeoisie et le clergé oppresseurs. Être Suisse, exalter l'esclavage, écrire dans l'anxiété une histoire qu'il répugne d'entendre à mes propres et plus chers compatriotes en vérité, c'est là une chose fort contraire à mon caractère, elle m'est impossible. J'aime mieux passer toute ma vie avec du pain et avec du vin, que de vivre dans un riche esclavage. [...] L'esprit engagé comment prendra-t-il son essor?⁹

La violence de ces propos dépasse de loin tout ce que, depuis 1784, Mme de Staël avait pu dire de méprisant sur la Suisse, pays qu'elle considérait pour peu ou pour beaucoup comme sa patrie. On en arrive même à se demander comment ce jeune emporté a pu gravir les échelons de la célébrité en tant qu'historien de sa patrie. Il n'en reste pas moins que la naissance de cette histoire fut étroitement liée à l'épopée de l'amitié entre Muller et Bonstetten.

Il s'agissait tout d'abord de dompter le cheval. Bonstetten connaissait, en vertu de sa propre et longue expérience, le lieu favorable à cette entreprise: Genève et les milieux de cette aristocratie qui avait accepté que l'on brûle les livres de Rousseau et de l'historien genevois Bérenger. Et c'est là que Muller écrivit le livre à saveur rousseauiste sur l'état de la Suisse, dans la maison de Charles Bonnet à Genthod, sous l'égide de ce sage et inflexible psychagogue et de son épouse. Mais avant de s'y attaquer, il fallut que Bonstetten le libère de sa promesse d'écrire une Histoire des Suisses, et que la haute école politique de Genève lui inculque la maxime biblique "soyez prudents comme les serpents" ... avec la suite que l'on connaît. Pénétré de cette sagesse, Muller modéra donc les élans "rousseauistes et enflammés" que sa colère sur la "race d'esclaves" avait d'abord destinés à cet ouvrage.

Il s'était donc attaqué à ce qui allait devenir sa première grande œuvre, si l'on fait abstraction de la dissertation *Bellum Cimbricum*. Son livre, dont la genèse se retrace clairement dans l'abondante correspondance d'une année avec Bonstetten, est exemplaire pour l'œuvre de Muller en général. Il voit à l'horizon genevois s'aviver de nouvelles agitations politiques, à quelque distance de là, une lutte des Confédérés pour le renouvellement d'une alliance avec la France, et dans le lointain, les flammes de la liberté sur les côtes de l'Amérique. Ainsi, la première œuvre de Muller s'édifie déjà à partir d'une réflexion constante sur ce large horizon universel. Dès le départ, Muller est

⁹ Johann Muller à Johann Heinrich Fussli, le 10 octobre 1772. Voir MÜLLER, *Vue générale* [cf. p. 14, note 2], version allemande, p. 316-18.

historiographe de la Suisse autant qu'historien universel. S'il est vrai que son livre porte le titre *Vue Générale de la République fédérative des Suisses*, et que cette vue prend son envol à partir du Saint-Gothard, elle s'élève pourtant bien au-dessus des pays, des lacs, des villes, villages et châteaux des Confédérés, franchit les frontières de l'espace et des temps, sonde la profondeur des continents et des millénaires, pour atteindre un lointain, où il ne subsistera de la Suisse que les Alpes, et où la liberté de l'ancien monde aura trouvé refuge sur de nouveaux rivages. Cette vision universelle, et la force d'expression du jeune Muller sont d'autant plus impressionnants que des chefs d'œuvre comparables – pensons aux grands hymnes de Hölderlin – ne furent composés qu'une trentaine d'années plus tard.

La naissance de cette œuvre s'accompagne d'un événement qui allait bouleverser Muller pour quelque temps: le mariage de Bonstetten, au premier jour du printemps 1776. Dans une lettre à Bonstetten, dont la date suit de près cet événement, Muller expose brusquement, sans transition, un plan détaillé des six premiers chapitres. Puis commence une année de travail sans relâche. Muller rédige la première ébauche de l'œuvre en français, et la transcrit simultanément en allemand. Chaque jour, il fait la lecture d'une des versions à Charles Bonnet, et envoie l'autre par paquets à Bonstetten. L'un comme l'autre l'incitent à de nombreuses corrections.

On n'a pas suffisamment souligné jusqu'ici que c'est à travers l'assimilation de la civilisation latine que Muller a forgé les arguments de son historiographie et de ses publications politiques.¹⁰ Cette observation est d'autant plus frappante si l'on considère le jugement de Hugo von Hofmannsthal selon lequel Muller serait, avec Leopold von Ranke, l'un des véritables grands prosateurs allemands des temps nouveaux.¹¹

C'est au cours de la transcription du texte dans sa langue maternelle – la langue de l'ancienne confédération – que Muller procède à une sévère autocensure politique. Car le contenu politique de ce livre a de quoi agiter les esprits. L'auteur voulait avant tout attirer l'attention sur les dangers de son époque, sur ses omissions, ses défaillances, l'effet de léthargie; il voulait dénoncer la sécurité dans laquelle se berçaient les hommes au pouvoir, montrer la liberté menacée par la barbarie politique. Pour cela, il a recours à une ruse: feignant une narration d'épisodes tirés de l'histoire des premiers Confédérés, il transforme l'histoire de ces petits Etats en une allégorie. Muller l'affirme à maintes reprises: plus qu'une histoire, il veut esquisser une ontologie politique ou mieux, une ontologie de la Confédération. La véritable liberté politique n'existe qu'au sein d'une confédération, à savoir dans un équilibre entre des entités politiques pas trop grandes, qui respectent mutuellement leurs particularismes et dont la structure est transparente. Pour qu'un équilibre dynamique puisse s'établir dans un corps politique, la diversité de ses membres est indispensable. Le nivellement, œuvre du despotisme, devient source de barbarie. Le jeune auteur craint le déclin de l'Europe à travers la tyrannie de la mégalomanie politique et voit dans la Suisse un contre-modèle possible. "Ce serait une

¹⁰ Voir Edgar BONJOUR, «Johannes von Müller und Genf», in: *Studien zu Johannes von Müller*, Basel/Stuttgart 1957; p. 11-69; François JOST, «Jean de Muller et la Suisse romande» in: *Revue Suisse d'Histoire*, 1958, p. 327-354; Christoph Jamme, «Von Göttingen nach Genf – Zu Müllers aufklärerischen Anfängen», in: *Johannes von Müller – Geschichtsschreiber der Goethezeit*, op. cit. p. 215-233.

¹¹ Hugo VON HOFMANNSTHAL, *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation*, 1927.

grande gloire pour les Suisses, dit-il, si au milieu de l'Europe, ils osaient conserver leur caractère national. L'humanité a besoin de cette consolation."¹²

Notons en passant que Muller, pourtant lui-même Suisse établi à l'étranger, n'était guère favorable au cosmopolitisme. "Le cosmopolitisme, dit il, devrait en somme rester l'affaire du créateur du monde; nous-mêmes avons bien assez à balayer devant la porte de nos propres nations."¹³

On aura remarqué au fil des citations l'incroyable actualité de cette ontologie de la Confédération par rapport à notre époque de restructuration politique de l'Europe. A noter que dans ce livre, Muller, s'appuyant sur Montesquieu, est le premier à utiliser le terme allemand de *Bundesrepublik* adopté par une nation moderne, la république fédérale allemande. Et c'est précisément le peuple Allemand qu'il avait exhorté à poursuivre "l'idéal d'une république fédérale ordonnée, progressant dans une liberté sans excès"; phrase qui fut récemment citée lors du débat politique sur la capitale allemande".¹⁴

Cette première grande œuvre de Muller est restée inconnue jusqu'à nos jours.¹⁵ Nous savons, toujours par le biais de son dialogue constant avec Bonstetten, que Muller était opposé à une publication qu'il estimait dangereuse, même à Londres ou à Amsterdam. Mais il n'abandonna pas pour autant: en quelques mois, il remania à grands coups d'autocensure la version allemande en lui donnant une forme plus modérée, puis la soumit à la censure bernoise. Le verdict fut négatif. Ni la ruse de l'allégorie historique, ni le prudent recours à l'autocensure n'avaient su gonfler la bannière de Jean le Téméraire de plis suffisamment amples pour masquer la devise:

Ich will ins Heiligtum, wo dumme Götzen stehn,
Die Tand und Wahn bewacht, mit frechem Schritte gehn
(Hardiment j'entrerais dedans le sanctuaire
où d'obscures idoles imposent leur séjour
sous la protection d'Erreur et Vanité.)

Suivent alors sept années de doutes et de crises, d'évasions à Berlin, à Cassel; le retour à Genève chez Jean-Robert Tronchin, à Genthod chez Bonnet, à Valeyres chez Bonstetten, à Berne. Bonstetten souhaitait passer l'hiver 1784-85 en compagnie de Muller au château de Coppet, espérant que son ami y trouverait le loisir d'attaquer une nouvelle

¹² MULLER, *Vue générale etc.* cf. p. 14, note 2, version française, p. 230.

¹³ Cité d'après Edgar BONJOUR, *Johannes von Müller, Choix de lettres*, Bâle, 1954; p. 18.

¹⁴ Frankfurter Allgemeine Zeitung, 20 juin 1991, p. 33.

¹⁵ Jean MULLER (Johannes VON MÜLLER), *Vue générale de la République fédérative des Suisses/ Allgemeine Aussicht über die Bundesrepublik im Schweizerland*. Publié d'après les manuscrits par Doris et Peter Walser-Wilhelm. Edition bilingue en 2 vol. Zürich, Ammann Verlag, 1991, (ab 2010: Wallstein Verlag Göttingen).– Voir *Das achtzehnte Jahrhundert*. Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts, Wolfenbüttel 1992, Heft 2, p. 203-07 (Horst Walter Blanke); *Revue Suisse d'Histoire* 1992, p. 405-406 (Peter Stadler); *Schweizer Monatshefte* Dezember 1992, 1029~1034 (Alfred Wyser); *Neue Zürcher Zeitung* 11. Dezember 1991 (Hanno Helbling); *Basler Zeitung* 28. März 1992 (Aurel Schmidt); *Frankfurter Rundschau* 28. Juli 1992 (Ralph-Rainer Wuthenow).

Histoire des Suisses. Mais Muller reconnaissait plus que jamais la vérité des paroles qu'il avait placées en tête de son livre premier-né: «Dans les petits Etats, les grandes pensées meurent faute de grandes passions». Notons en passant que cette phrase est bien de Muller, et non de Mme de Staël. En 1786, Muller quitta sa patrie pour toujours. Il avait 34 ans. Sa carrière diplomatique débuta à Mayence, où il acheva la même année encore le premier tome de son histoire classique de la Confédération suisse. En tête du volume figure, une fois de plus, une devise du grand Haller, une mise en garde, mais voilée, et d'une grande dignité:

Sag an, Helvetien, du Helden-Vaterland!
 Wie ist dein altes Volk dem jetzigen verwandt?
 (Apprends-nous, Helvétie, patrie de grands héros, /
 ton peuple d'autrefois, qu'est-ce donc qui le lie /
 à celui d'aujourd'hui?)

Certes, la patrie de Muller ne correspondait guère à l'espace spirituel et politique où son génie aurait pu satisfaire son désir infini d'immortalité. Mais n'oublions pas que lorsqu'il rédigea, à l'âge de 25 ans, sa première œuvre franco-allemande, sa grandeur d'esprit, les principes de sa pensée politique, sa morale, son humanisme franco-allemand avaient déjà atteint une maturité absolue. Trente ans plus tard, il justifie, dans une lettre à Bonstetten, son ralliement à Napoléon, et constate avec pertinence: "Au milieu de ce bouleversement universel, je vois une quantité de choses, que j'avais prévues il y a trente ans." Muller était un génie précoce, doué d'un sens de la divination et de la prophétie (ce qui le rapprochait d'ailleurs de certains ancêtres et d'un climat piétiste de sa ville natale). Cet accomplissement précoce et brillant fut l'œuvre du génie de l'amitié, le fruit de son amitié avec Bonstetten, qui avait brisé les chaînes de l'Eros-Créateur.

Ce génie de l'amitié allait intervenir une fois encore dans la naissance de l' *Histoire des Suisses*. Le troisième tome parut en 1795, puis la publication fut interrompue. La cour de Vienne ayant interdit à son *Hofrat* de poursuivre son activité de publiciste, les années à Vienne furent pour le diplomate Muller une période de torture morale et politique affreuse. Cette période ne fut que récemment élucidée grâce aux recherches d'un jeune historien allemand, Matthias Pape. Dans ces années les plus sombres de la vie de Muller, parurent les *Fragments de lettres d'un jeune savant à son ami*, ces lettres du jeune Muller à son ami Bonstetten. Le génie de l'amitié veillait sur Muller en la double personne de Bonstetten et de *Friederike Brun*.

La publication de ces lettres de jeunesse était une provocation. Une provocation audacieuse et dangereuse. Car Muller était un homme célèbre sur le terrain brûlant de la politique européenne. Les fragments contenaient, malgré les sévères coupures de l'éditrice clairvoyante, certains jugements politiques susceptibles de compromettre la position du *Hofrat*. Or, la véritable provocation était d'un autre ordre, puisqu'elle était d'abord dirigée contre l'Eros-Créateur. Au temps de la publication des lettres, Friederike Brun écrivit à plusieurs reprises à Muller en lui disant:

Ecrivez comme dans vos lettres d'autrefois, afin que le rythme sublime des sentiments exaltés vienne foudroyer toutes les barrières qui vous arrêtent; alors Thucydide, Tacite et Salluste accueilleront leur noble compagnon dans leur gloire jusqu'alors non partagée.¹⁶

Pour Muller, la lecture de ses propres lettres à Bonstetten produisit un effet de miroir. Effrayé et profondément troublé dans un premier temps, il se ressaisit cependant pour répondre:

L'auteur n'éprouve pas de honte pour les épanchements de ses feux de jeunesse. Les étincelles qui en ont jailli sont très lumineuses; aussi se complaît-il dans ces souvenirs. Après ces lettres, j'aurais dû accomplir de plus grandes choses; je promettais plus que je n'ai tenu. La raison en est que depuis ce temps, je n'ai jamais pu vivre pleinement pour les Lettres, et suis aujourd'hui encore amphibie (c.à.d. homme de lettres et homme d'Etat). Mais il fallut qu'il en soit ainsi. Il se peut que l'âge porte encore quelques fruits bien mûris. Les feux ne sont plus, mais leur reflet subsiste encore. Je porte ainsi mon espoir sur une nouvelle période d'organisation de ma nature.¹⁷

Puis, après avoir lu le merveilleux commentaire de ces lettres par Caroline Schlegel, sa confiance s'affermi:

Je constate que ces lettres ont donné de moi une image plus véridique qu'aucun autre de mes écrits. J'aime à savoir que le monde et sa postérité ne se berce pas d'illusions sur ma personne. Jamais le mensonge ne m'a habité. Il m'importe qu'on n'ignore pas les obstacles que j'ai dû surmonter. L'intuition féminine a vu clair: Friederika m'a mis à l'aise avec mes contemporains.¹⁸

Six ans plus tard parut un nouveau tome de l'*Histoire des Suisses*, et en 1808, le dernier. Muller épuisait ses dernières forces au service du roi Jérôme. "Je suis mort aux plans favoris de ma vie", écrivit-il tristement à Sismondi, dans une lettre qui fut donnée en lecture au salon de Coppet. Ce fut alors au tour de Sismondi de s'adresser au héros brisé:

Vous souffrez de la situation où vous vous trouvez et nous souffrons tous avec vous. [...] Peut-être nous serions-nous consolés de voir suspendre l'histoire des Suisses et retarder la publication de l'histoire universelle, si nous avions pu vous croire heureux dans votre nouvelle carrière. Mais vous ne l'êtes pas, votre lettre le prouve. A quoi donc sacrifiez-vous ce qu'il y a de plus grand sur la terre, le génie: [...] Combien je serais heureux d'apprendre que vous avez renoncé à une carrière où vous avez déjà tant souffert, pour retourner à celle de la gloire et du bonheur!¹⁹

¹⁶ Friederike Brun à Jean de Muller, le 1er juin 1798.

¹⁷ Jean de Muller à Charles-Victor de Bonstetten, le 28 juin 1798.

¹⁸ Jean de Muller à Charles-Victor de Bonstetten, le 4 décembre 1799.

¹⁹ Sismondi à Jean de Muller, le 4 novembre 1808. (*Epistolario*, vol. I, p. 248 et suiv.)

Quelques mois plus tard, Muller était mort.

Sismondi savait que l'œuvre principale de Muller, son *Histoire universelle en 24 livres*, n'avait toujours pas été publiée. Elle parut après la mort de Muller seulement, inaugurant ainsi les *Œuvres Complètes*, et Sismondi la jugea "infiniment plus agréable à lire que l'Histoire des Suisses, plus pleine de pensées, de considérations générales et d'applicationsr."²⁰

Dans son chapitre «Des Historiens allemands», Mme de Staël parle uniquement de l'*histoire des Suisses* de Jean de Muller. Elle la considère comme l'œuvre "du véritable historien classique d'Allemagne", dont elle admire l'art de raconter, l'éloquence, l'imagination, disons la force de présentation. "Lorsque Muller raconte un événement historique, dit-elle, il le raconte comme s'il s'était passé la veille, et sait lui donner l'intérêt qu'une circonstance encore présente ferait éprouver." Muller admet qu'il ressent lui-même les émotions qu'il décrit, et qu'il est "tout-à-fait présent aux histoires."²¹ Cet aspect aura probablement séduit Mme de Staël. Car, dit-elle dans un manuscrit de ce beau chapitre sur l'historien suisse:

Ce qu'on doit attendre de la représentation et de l'imitation de la vie, c'est avant tout l'émotion que causerait la réalité même. L'émotion explique l'enthousiasme et développe la force de l'âme qu'il faut pour être un noble citoyen et se montrer tel.²²

Goethe se ralliait à cette opinion en déclarant que l'enthousiasme était le plus grand profit qu'on pût tirer de l'histoire. Parlant de Muller lui-même, Goethe affirme que "nul ne pouvait se faire une opinion de cet homme, s'il ne l'avait pas connu de près."²³ Et Friedrich Schlegel s'exclame: "As-tu déjà fait la connaissance de Muller? Quel homme divin, dans son enthousiasme et son incroyable érudition."²⁴ Il est d'ailleurs probable que la vénération de Mme de Staël reposait non pas sur une lecture suivie de l'*Histoire de la Confédération suisse*, mais davantage sur ses rencontres personnelles avec l'auteur – à Lausanne en 1784 et, 20 ans plus tard, à Weimar, à Berlin et à Coppet (1804). Et il ne faut pas oublier que ce qui les unissait, au-delà de l'enthousiasme, c'était cet humanisme franco-allemand, dont est née l'œuvre de Muller.

Certaines différences se dégagent néanmoins : l'*Histoire de la Confédération suisse* de Muller est très éloignée de tout ce que nous aimons appeler aujourd'hui l'Helvétisme du dix-huitième siècle. Bonstetten et Muller ont tous les deux adhéré à la Société helvétique, ce quartier général de l'Helvétisme. Mais sans grande conviction, car ils doutaient l'un

²⁰ Sismondi à la comtesse d'Albany, septembre 1812. (Epistolario vol. I, p. 387).

²¹ Cité d'après Pape, *op. cit.*, p. 144, n. 66.

²² *De l'Allemagne*, *op. cit.*, vol. III, p. 298.

²³ Goethe à Reinhard, le 9 juin 1809.

²⁴ Friedrich Schlegel à Fouqué, le 12 mars 1806.

comme l'autre qu'il pût en émerger une force politique nouvelle. La Fête d'Interlaken en revanche, dans la description qu'en donne *De l'Allemagne*, est empreinte d'un helvétisme qui avait franchi le seuil de la restauration.

Ce même esprit d'helvétisme vibre dans le chapitre de Mme de Staël sur Muller, l'historien classique. Aucune mention n'y est faite en revanche de Muller, le publiciste politique qui, en cette fonction, avait toujours gardé ses qualités d'historien universel. Le seul objet du chapitre est l'*Histoire des Suisses*. Et pourtant ... la grande idée de la Confédération y est passée sous silence, celle qui, dans l'histoire classique de la Confédération suisse, remonte jusqu'aux sources des mythes helvétiques et embrasse au loin les siècles à venir d'une Europe unie dans la liberté. La Confédération, ce principe central de la pensée politique et universelle de Muller, n'est pas évoquée. Disons-le donc encore: Muller était historiographe de la Suisse autant qu'historiographe de l'humanité tout entière. Il n'était pas cosmopolite, nous l'avons vu, il était patriote au-delà de toutes frontières nationales. Les propos tenus par Auguste-Guillaume Schlegel en 1795 déjà dans *l'Athenäum* relèvent très certainement d'un malentendu, lorsqu'il dit: "Jean de Muller jette dans son histoire de fréquents regards depuis la Suisse vers l'histoire du monde; plus rarement, il contemple la Suisse avec les yeux d'un citoyen du monde."²⁵ Ce fut encore Schlegel qui créa l'expression malicieuse de la "noble rouille" que Jean de Muller aurait déposée sur son *Histoire des Suisses*, tel un faux-monnayeur sur les pièces anciennes. Heureusement, d'autres jugements sont là, dont celui de Hugo von Hofmannsthal.

Certaines divergences entre l'auteur du *De l'Allemagne* et l'historien et philosophe de la Confédération sont d'ordre fondamental; il en est d'autres, plus humaines, qu'il n'est pas utile d'évoquer ici. Muller aurait été surpris et très heureux de l'hommage que lui rendit Mme de Staël dans son chapitre sur les historiens allemands. Du moins sommes-nous en droit de le supposer: écoutons sa dernière réflexion sur la châtelaine de Coppet, avec laquelle nous lui laisserons le mot de la fin. Elle est formulée sur un ton caractéristique pour la dernière période de sa vie, dans une lettre à Bonstetten du mois d'août 1807:

Je n'ai pas voulu lire la *Corinne* de peur de la trouver belle; et puisque l'auteur ne m'aime plus, je voudrais l'oublier. J'ai cependant écrit l'Eloge de Son père, et j'y ai parlé d'elle.

²⁵ Athenäums-Fragment 224.

Dieses digitale Dokument ist Teil des Projekts *Musarion*

Für weitere Informationen vgl. <https://musarion.ch/bonstetten/referate/>

Veröffentlichungsdatum:

12. April 2022

Zitierformat:

Es gelten die üblichen akademischen Regeln.